

deux nouveaux tributaires larges d'une cinquantaine de mètres, et va se déverser dans le lac Moero où arrivent cinq autres rivières, dont l'une de quatre-vingts mètres de large que l'on ne peut traverser qu'en canot. A sa sortie du Moero la rivière est appelée *Loualaba* ; elle se grossit encore de deux courants assez forts avant d'aller former l'*Oulèngé*. Ce dernier nom s'applique soit à un lac avec beaucoup d'îles, soit à une division de la rivière avec beaucoup d'affluents ; le tout va se réunir au *Loufira*, rivière considérable formée de cinq branches qui réunit les eaux du côté occidental de la grande vallée, laquelle, probablement, n'est autre que celle du Nil. Il me reste à descendre la Loualaba, et à vérifier si, comme le disent les indigènes, elle passe à l'ouest du Tanganika, ou bien si elle s'y jette pour en ressortir sous le nom de Loanda, d'où elle arriverait au lac Tchouambé que je conjecture être celui que M. Baker a découvert (1).

"S'il arrive des lettres pour moi, ajoute le docteur Livingstone en finissant, veuillez me les adresser à Oudjidji, jusqu'à nouvel avis (2)."

II

Quelques courtes observations sur cette lettre d'envoi au docteur Kirk, avant de reproduire les missives plus détaillées que le voyageur adresse à Londres.

Notre première remarque est que la lettre que nous venons de transcrire, très-rapidement est très-incorrectement écrite, n'est pas très-claire quant à la disposition relative des lacs et des affluents. Une simple esquisse, insérée par le voyageur dans son message, aurait donné de tout ce réseau hydrographique une notion infiniment plus nette. Les voyageurs ne songent pas assez aux mille accidents qui peuvent couper court à leurs communications, ce qui devrait les porter, chaque fois que l'occasion s'en présente, à les rendre aussi nettes et aussi arrêtées que possible, au moins pour les choses essentielles. Les voyageurs allemands dont les explorations africaines ont été inspirées et dirigées par le comité de Gotha, les Heuglin, les Munzinger, les Beumann, les Rholfs, les Mauch et autres, donnent sous ce rapport un exemple que l'on ne saurait trop rappeler et qui devrait toujours être suivi dans l'intérêt de la science. Il est triste de penser, dans l'intérêt même du voyageur et de sa gloire, qu'à un moment donné, un accident, une catastrophe peuvent anéantir les résultats de plusieurs années d'explorations, de fatigues, de périls, d'études, de recherches locales et d'informations, dont l'explorateur aura cru pouvoir réserver l'exposé circonstancié pour le moment de son retour en Europe.

L'habile directeur des *Mittheilungen*, dans le cas actuel comme en bien d'autres, s'est efforcé d'atténuer ce grave danger. Avec son esprit éminemment pratique, toujours en éveil sur ce qui peut servir la science de la manière la plus effective, le docteur August Petermann a fixé sur une carte spéciale, dans le dernier numéro de son précieux journal (qui doit être entre les mains de tout ami de la géographie, ne serait-ce que pour les cartes qui en sont la substance), a fixé, dis-je, sur une carte spéciale, les données (si vagues qu'elles soient encore) contenues dans les dernières lettres du docteur Livingstone (3). Ceux-là seulement qui ont essayé de pareilles constructions sur des données de cette nature peuvent en apprécier la difficulté. Les indications souvent indécises et flottantes, données par les lettres trop rapides du voyageur, prennent un corps et présentent un ensemble, ainsi fixées sur l'esquisse du savant cartographe ; d'autant plus que M. Petermann y a fait entrer les données antérieures fournies par les explorateurs et les pombeiros portugais dans la même région depuis la fin du dernier siècle, aussi bien que celles que l'on doit aux communications de Ladislaus Magyar. C'est un point de comparaison fort utile, que fait encore mieux ressortir le commen-

taire de M. Petermann contenu dans une note additionnelle. Quoique bien des points de cette esquisse aient dû être laissés à l'à-peu-près et à la conjecture, elle n'en sera pas moins d'un grand secours pour y rapporter les informations ultérieures.

Notre seconde remarque est que dans les dernières communications du docteur Livingstone, à côté de notes personnelles et des observations directes du voyageur, une large part est faite non pas seulement aux informations orales, mais aussi aux conjectures. Il va sans dire qu'il y a une grande différence à faire entre ces deux ordres de faits ; nous n'aurions pas même à nous y arrêter s'il ne s'agissait pas d'un voyageur dont la parole a tant d'autorité. Dans sa juste préoccupation de la question des sources du Nil, rencontrant sur le plateau entre le huitième et le onzième degré de latitude australe, un système d'eaux qui se porte de là vers le nord, mais dont l'issue finale est encore inconnue, Livingstone pense tout d'abord au grand fleuve d'Egypte. Son hypothèse, parfois réservée comme on le verra tout à l'heure, se laisse aller parfois aussi à l'affirmation absolue ; et l'une de ses raisons est l'accord qui se trouverait ainsi entre sa conjecture et la carte de Ptolémée. Mais Livingstone, et bien d'autres avec lui, oublient ici un fait capital : c'est l'énorme déplacement de toutes les latitudes du géographe alexandrin, par suite de sa méthode prodigieusement erronée de réduire les distances. Dans le cas actuel, ce que Ptolémée porte au douzième degré de latitude australe doit se ramener aux environs de l'équateur ; de même que la source du Nil d'Abyssinie, qu'il met sous l'équateur, est en réalité vers le douzième degré de latitude nord. Ce sont là des choses familières à quiconque a fait une étude tant soit peu critique de l'œuvre géographique de Ptolémée (1) ; ce qui n'empêche pas qu'à déjà en Angleterre, les raisonnements et les discussions pour ou contre vont leur train, sans que nul semble avoir soupçonné du point de départ. Laissons donc là Ptolémée et ses fausses latitudes pour nous attacher aux faits constatés par l'observation ; et si l'on oublie si aisément, à Londres, la leçon de réserve que devrait donner l'exemple de Speke et de sa prétendue découverte "des sources du Nil," n'oublions pas, nous, combien il est difficile de réagir contre la fausseté d'une première impression. Que le système d'eaux dont Livingstone n'a eu jusqu'à présent qu'une vue très-rapide et très-limitée à deux ou trois cents lieues au sud de l'équateur, appartient au haut bassin du Nil, la chose n'est pas impossible sans doute, bien qu'il y ait à cela de sérieuses objections ; mais sachons attendre, avant de nous prononcer, que l'explorateur ait vu les choses par lui-même, et qu'il ait pu fixer ainsi ses doutes et les nôtres.

III

Nous arrivons maintenant à la lettre adressée par le docteur Livingstone au comte de Clarendon ; c'est dans cette dépêche que l'explorateur expose avec le plus de détails la suite de ses recherches (2).

"Mylord, lorsque j'eus l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, au mois de février 1867, j'étais persuadé que je me trouvais alors sur la ligne de faite qui sépare le Zambézi soit du Congo, soit du Nil. Des observations plus étendues m'ont convaincu, depuis, de l'exactitude générale de mon impression à ce sujet ; et tant par ce que j'ai vu que par ce que j'ai appris de natifs intelligents, je crois pouvoir assurer que les sources principales du Nil se trouvent entre le dixième et le douzième degré de latitude sud, c'est-à-dire presque dans la position que leur assigne Ptolémée, dont le fleuve *Rhaptus* est probablement la Ravouma (3). Sachant tou-

(1) Voir la discussion fondamentale de ce point de critique dans l'ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions en 1860 : *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, p. 477 et suiv. Paris, 1862, in-8.

2. Nous y avons introduit un certain nombre d'additions, qui précisent certains faits particuliers, tirés des autres lettres écrites sous la même date à d'autres personnes. Ces additions accidentelles ont été renfermées entre crochets [].

3. Le docteur Livingstone est là dans une immense erreur. La position du fleuve *Rhaptus*, très-approximativement fixée par les *Périples* où

(1). L'Albert Nyanza.

(2). On se rappellera qu'Oudjidji, localité visitée par Burton et Speke en 1859, est sur la côte orientale du Tanganika.

3. *Mittheilungen*, 1870, no. 5, carte no. 9.